RAÚL DE LA FUENTE G.

LE CHEMIN DU CHILI

LE ROMAN D'UN PEUPLE UNI

1879 - 1973

PREMIÈRE PARTIE :

LE GOUVERNEMENT DE SALVADOR ALLENDE

EDILIVRE

Dédié à nos familles, spécialement aux "Pépés", qui avec leur qualité humaine, ont éclairé le sentier, ainsi qu'aux amis et camarades qui sont restés sur le chemin.

Remerciements à Monsieur Marc Becquey par sa collaboration.

Illustrations : Œuvres de Camilo Henríquez, artiste-peintre chilien, (1935-2005), de la collection particulière de l'auteur ou destinées au Musée de la Solidarité Salvador Allende Gossens.

Couverture : Extrait du mural précolombien « Le grand Ayllus », réalisé en Massy, dans le Foyer des Travailleurs Immigrants, fait en canevas par Juany Urene.

Page : 3 "La Moneda". Extrait d'affiche électorale.

Page : 11 « Les laboureurs », Photo-postale de peinture.

Page : 29 "Le grand Ayllus". Photo-postale de fresque murale. Massy, France.

Page : 51 Auto portrait de Camilo Henríquez

Page : 75 "La petite jeune fille chilienne" Photo-postale de peinture.

Page : 111 "Les trois Amériques". Dessin.

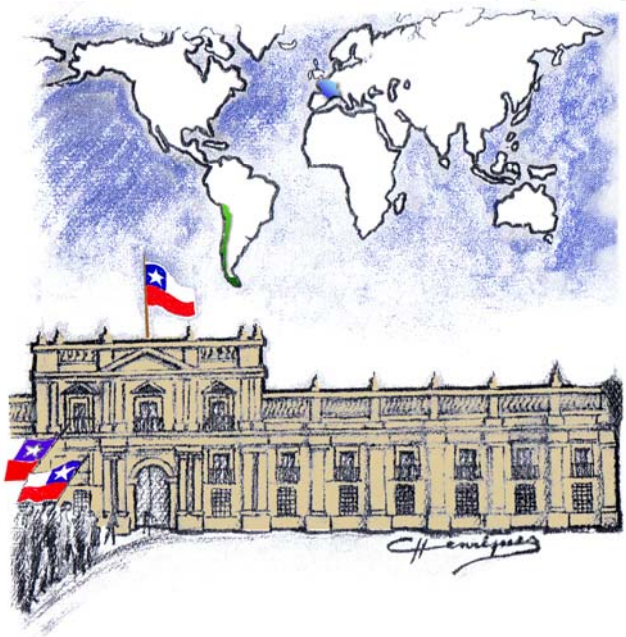
Page : 129 Logotype des travaux Volontaires

Page : 159 Portrait de Salvador Allende ; Savigny le Temple

Page : 177 Allende et Neruda

EXTRAIT

Introduction



Dans un lointain pays du bout du monde appelé le Chili, habité par moins de dix millions de stoïques habitants, dont les irréductibles ancêtres résistèrent durant trois siècles aux conquistadors, fut élu en 1970, par le suffrage universel, un Président : Salvador ALLENDE. C'était un médecin qui donnait au peuple une potion apparemment magique : la Démocratie Participative, ce qui leur permettait de résister encore et toujours à l'Empire tout puissant.[*]

[*] *Paraphrase de la présentation d'"Astérix", de Goscinny et Uderzo.*

EXTRAIT

La valeur des idées

A l'extrême sud de la planète Terre existe le Chili, le pays le plus long et étroit du monde, qui s'étire dans l'Amérique du Sud depuis presque la ligne de l'équateur jusqu'à l'Antarctique.

Dans ce lointain territoire vivent ou ont vécu de nombreuses personnes de grande qualité humaine. La majorité d'entre elles habitent des terrains situés entre la Cordillère et l'Océan, constamment soumis aux attaques de la nature, avec de terribles tremblements de terre, d'effroyables accidents dans les mines et de dévastatrices sorties de la mer, auxquels, périodiquement, se sont ajoutées les cruelles interventions humaines, c'est-à-dire des répressions et des guerres motivées par des raisons économiques, politiques et sociales, qui ont saigné plusieurs générations.

Paradoxalement, bien que situé aux confins de la planète, le Chili a vu arriver de l'étranger quantité de personnes d'un niveau humain supérieur, comme ce fut le cas d'Andrés Bello, Alberto Toesca, Gustave Eiffel, venus du Venezuela, d'Italie et de France, et du disciple de Simón Bolivar, le général San Martín, qui apportèrent de riches idées et des initiatives qui, en se conjuguant avec l'esprit créatif et libertaire des personnalités nés au Chili, comme Santiago Arcos, Alberto Blest Gana, les frères Carrera, Manuel Rodríguez et Bernardo O'Higgins, entre autres, ont produit une nation dont les valeurs, les universités et les instances sociales et politiques étaient jusqu'en 1973 comparables à celles des pays les plus avancés du monde.

Ainsi, les structures de formation supérieure étaient excellentes et accessibles à bas coûts, les syndicats se trouvaient organisés dans une forte Centrale Unique des Travailleurs, les principaux partis politiques étaient le Parti Libéral, le Parti Conservateur, la Démocratie Chrétienne, le Parti Radical, le Parti Socialiste et le Parti Communiste. Parallèlement, la culture se développait de manière croissante au travers des arts et de pratiques intellectuelles et physiques assez largement répandues. L'Etat était de caractère laïque, permettant l'existence des diverses croyances religieuses. Pour leur part, l'économie et l'industrie avaient entamé le chemin de la diversification, s'efforçant d'obtenir une certaine autonomie dans leur action et dans leurs relations avec le commerce international.

Donc, la voie chilienne vers le socialisme préconisée par Salvador Allende, construite en prenant en considération les idéologies humanistes les plus modernes, se développe dans ce petit pays pour affronter les

EXTRAIT

injustices flagrantes. Elle a été le produit des progrès sociaux effectués au Chili avant et pendant le Front Populaire et l'Union de la Gauche, élus démocratiquement de 1938 à 1947, alors qu'en Europe s'étendaient, dans un fleuve de sang, l'idéologie fasciste et le nazisme. Cette nouvelle voie a été défendue et renforcée progressivement par Allende pendant ses trois candidatures présidentielles successives avant celle de 1968. Elle fut la base de sa quatrième campagne électorale mise en marche à partir de 1969 ; approuvée par le vote de la majorité démocratique le quatre septembre 1970, elle fut officiellement lancée sous forme de Programme de Gouvernement le quatre novembre de la même année, sa réalisation étant brutalement arrêtée par le Coup d'Etat du onze septembre 1973.

Cette gigantesque rupture démocratique, exécutée par une grande partie du corps des officiers militaires, a ses origines dans une profonde problématique sociale. En effet, chez les militaires gradés existe par tradition une forte tendance à considérer qu'ils font partie des couches avantagées du pays, ce qui les rend influençables, comme cela s'est avéré dans la période 70-73.

Dans cette période, une autre caractéristique touchant les croyances de beaucoup des habitants du pays, en particulier parmi ceux qui se considéraient comme privilégiés, consistait à développer une forte discrimination envers les pauvres considérés comme inférieurs et en mettant dans cette catégorie les personnes de couleur et d'origine ethnique différentes, tous inclus sous la dénomination de "rotos", c'est-à-dire des gens mal habillés, avec des vêtements déchirés, mal alimentés, mal éduqués, dits aussi « ceux d'en bas ».

L'exacerbation des différences de classes, alimentée dans le pays par un système éducatif traditionaliste et par les puissants moyens de communication au service des favorisés, a permis l'existence, à l'intérieur de ce secteur de la population, important mais minoritaire, d'une forte tendance à méconnaître le rôle historique des autochtones, celui des êtres d'une couleur de peau différente et celui des immigrés des pays arabes et asiatiques, tentant ainsi de maintenir le mythe que seuls les blancs, personnages cultivés et puissants, ont construit la nation.

Un livre publié en 1972 par la maison d'édition Quimantu, se referant à la véritable histoire du Chili, (à l'image de « Une histoire populaire des Etats Unis », de Howard Zinn, publié en USA en 1980 et en France en 2002), un collectif d'auteurs a raconté l'autre réalité du pays, celle des dépossédés, des indigènes, des hommes de couleur et des habitants d'origine étrangère, de tous ceux qui ont lutté à côté des blancs, donnant une autre vision de leurs apports considérables et fondamentaux au progrès de la nation. Malheureusement, ce texte, ainsi que la maison d'édition, ont disparu pendant la dictature de Pinochet.

Dans ce contexte, les consignes venant des USA à travers la CIA, à

partir de 1970, pour boycotter d'abord et détruire ensuite l'œuvre d'Allende, trouvèrent à l'intérieur du pays un terrain relativement fertile dans les secteurs favorisés de la société. Les partis politiques de droite et les militaires, disposant de la majorité des moyens de communication, ont mobilisé le parlement, les magistrats, les chefs d'entreprise et les commerçants en espérant influencer le peuple, mais sans jamais obtenir de le détacher de la voie chilienne vers le socialisme.

En conséquence, à la lumière de ce qui s'est passé au Chili, on peut affirmer que l'énorme haine accumulée par les secteurs privilégiés à l'encontre des conceptions de Salvador Allende trouve son point de départ dans les actions qu'il avait toujours réalisées en faveur de la justice et de l'égalité sociale.

Ayant adhéré aux principes de solidarité humaine exprimés par des dirigeants politiques et syndicaux de la catégorie d'un Luis Emilio Recabarren, Allende fut un leader des étudiants et dans la fondation du PS en 1933, en participant plus tard au Gouvernement du Front Populaire chilien, en tant que Ministre de la Santé. Dans cette fonction, il commença à mettre en pratique ses idées, les développant progressivement, jusqu'à ce qu'elles atteignent leur point culminant, à partir de l'année 1969, avec la multiplication des CUP (Comités de l'Unité Populaire), suivie de la naissance des Cordons Industriels et de la diversification des Conseils Sectoriels durant le Gouvernement Populaire.

L'impact et la projection des idées et lignes d'action d'Allende, spécialement celles relatives à la démocratie participative et à la justice sociale, ont malgré tout progressé à partir de sa mort avec les nouvelles technologies de communication et le re surgissement des mouvements populaires en diverses parties du monde. Dans cette perspective, même avec une censure relative, elles ont fleuri dans des pays d'Amérique du Sud comme le Brésil, le Venezuela, l'Equateur et la Bolivie et au Chili même, avec Ricardo Lagos et Michelle Bachelet.

Par la suite, dans les pays arabes, soumis à d'interminables dictatures, les peuples ont commencé à faire leurs les concepts humanistes de Salvador Allende, comme cela s'est passé en Tunisie, en Egypte, au Yémen, par exemple, dont les habitants exigent pacifiquement des gouvernements démocratiques et le respect de leurs droits humains.

De cette façon, la riche expérience sociale chilienne a touché des millions de personnes, tant au Chili que dans d'autres pays. Pour mieux faire comprendre ce phénomène social et politique singulier, je vais vous exposer, dans ces chroniques, les cas d'un groupe de chiliens qui ont participé à ces événements à différents niveaux d'implication. D'âge et de condition sociale divers, leurs vies furent influencées de façon directe par ce processus de changement.

EXTRAIT

Un souvenir impérissable

Très loin de son pays, en France, fin 2013, René était préoccupé par ce qui se passait à ce moment-là au Chili, dont des élections présidentielles pouvaient permettre à Michelle Bachelet de revenir à la place de Présidente de la République. Elle avait gouverné avec beaucoup de soutien populaire entre 2006 et mars 2010, mais la Constitution ne le permettant pas de se représenter, la gauche avait présenté trois candidats, en étant défaite par le candidat de la droite.

René avait observé comment Sebastián Piñera, ancien partisan de Pinochet, enrichi insatiablement pendant la dictature, manipulant habilement les contradictions de la Concertation, avait obtenu la Présidence de la République en mars 2010 et avait administré certaines situations pour se rapprocher du peuple afin de faire oublier sa complicité avec le régime militaire. Par exemple, en août 2010, trente-trois mineurs étaient restés enterrés à sept cents mètres de profondeur dans la mine de cuivre San José, de Copiapo, au Nord, en plein désert d'Atacama. Le terrible accident avait suscité la solidarité nationale et internationale pour tenter les sauver. Grâce aux progrès obtenus par les techniciens, par les scientifiques chiliens et étrangers présents et par les travailleurs, ils ont pu sauver les mineurs. Néanmoins, lui avait sa part de responsabilité dans cet accident. En effet, les organisations syndicales et sociales des mineurs avaient effectué plusieurs dénonciations aux autorités et responsables pour des problèmes de sécurité dans la mine, sans le moindre résultat.

Au même temps, René ne pouvait cesser de se souvenir, ce jour-là, des événements déterminants vécus au Chili à partir de l'élection de Salvador Allende en 1970 jusqu'au 11 septembre 1973, c'est-à-dire 40 années auparavant, en spécial de ce moment quand il se trouvait au lieu que lui avait fixé le Parti Socialiste en cas de Coup d'Etat, c'est-à-dire au sein de la population organisée :

Une belle image d'une affiche sur le mur du siège socio-sportif, informant du Programme des Balnearios Populares (Stations Balnéaires Populaires), montrant la mer bleue et les blanches plages, lui rappelait le Nord du pays et donc sa terre natale. Et comme sur des photographies couleur sépia, avec peu de netteté, il commença à revivre son enfance dans les sables de Cavancha, arrivant peu à peu à se situer dans une des nouvelles Stations Balnéaires en compagnie du Président Allende et de ses

grands amis Tonio, Alberto et Andrés.

René pensait aussi avec grande nostalgie en Víctor, disparu pour toujours, à ses autres excellents amis, Moncho, Néstor et Francisca, très impliqués avec l'Unité Populaire et à ceux comme Camilo, l'artiste-peintre, ainsi que son beau-frère Hernán, qui depuis l'étranger et à l'intérieur du pays avaient lutté pour le Chili. Il n'oubliait pas un seul instant ce qu'il connaissait de la vie de chacun et ce qui s'était passé ce fatidique 11 septembre 1973 :

Ce matin-là, Tonio n'était pas arrivé à l'heure convenue au rendez-vous au Centre des Elèves de l'Ecole d'Education Physique de l'Université du Chili. Il l'avait attendu vingt minutes avant de partir se réunir avec ses camarades de la Población l'Hermida, comme prévu.

En effet, à cause des embouteillages rencontrés dans le centre ville et autour du Stade National, Tonio était arrivé très en retard ; il avait eu des difficultés de circulation dans le secteur du centre ville et autour du Stade National. Après, il était reparti vers le Palais du Président, où il fut arrêté. L'amitié entre Tonio et René datait de ces quatre dernières années, avec leurs actions en commun à l'UP, à l'Université et dans le domaine sportif et social. Tous les deux connaissaient leurs familles respectives, leurs histoires et avaient un enfant du même âge.

Pour sa part, Andrés, dans son bureau de l'Université Santa María, à Viña del Mar, avait reçu ce matin-là la visite d'un Major, aide de camp du Général Leigh, Commandant des Forces Aériennes, qui lui envoyait dire de ne pas se présenter à la Moneda ni dans aucun lieu politique, parce qu'il avait fait détruire sa fiche de renseignements afin de pouvoir compter sur ses compétences techniques pour monter un important projet.

De son côté, Moncho avait écouté à la radio l'atroce nouvelle, mais avait décidé de se présenter comme d'habitude à son travail dans la pharmacie de don Perico. Ce n'est que plus tard qu'il fut recherché.

Francisca, qui attendait un bébé, à plus de cinq mois de grossesse, alors qu'il ne lui manquait plus que deux mois et demi pour recevoir son diplôme de professeur d'Education Physique, fut réveillée par les tirs et coups de crosse qui cassaient la porte de leur chambre à la Résidence Universitaire des étudiants de l'Institut Pédagogique. Les policiers et militaires arrêtèrent son compagnon, William, militant du MIR, et l'amenèrent à une maison de torture, le faisant ensuite disparaître pour toujours. Pour sa part, elle, blessée, fut conduite prisonnière au Stade National.

Alberto fut fait prisonnier en sortant de sa maison. Par chance, le mari de sa sœur, haut officier, put le sortir de prison avant que les militaires ne le fassent disparaître.

Néstor avait pris des précautions et se trouvait en lieu sûr à ce moment et, ainsi qu'Alberto et René, il passa dès lors à la clandestinité.

EXTRAIT

Camilo, qui habitait en France, avait reçu l'information sur le Coup d'Etat comme si le ciel lui tombait sur la tête. Immédiatement, il s'était préoccupé d'aider les Chiliens qui se trouvaient de passage à Paris, comme c'était le cas de l'extraordinaire groupe musical "Quilapayun", les conseillant pour leur permettre de s'installer dans la banlieue, à Colombes.

Hernán, étudiant de troisième cycle en Ingénierie des Sols de l'Université de Francfort, boursier du Gouvernement Populaire, comprit ce jour-là que le retour lui était fermé, parce que sa famille et lui seraient considérés comme des partisans d'Allende par les militaires.

René se souvenait aussi du cas de Jacinto, avocat de formation, dirigeant de la DC, qui, suivant son parti, avait décidé en ces circonstances de soutenir le Coup d'Etat, de même que Lázaro, étudiant de médecine, qui avait commencé à travailler comme médecin, et qui s'est incorporé dans l'organisation d'extrême droite, Patria y Libertad.

Les personnages principaux qui sont présentés dans ce livre, dont ont été changé certains noms pour des raisons évidentes, ont reçu, dans des lieux et sous des formes différentes, le message transmis par ces valeurs progressistes. D'origines diverses, venant du nord, du centre et du sud du pays, certains habitant à l'extérieur, ils ont pu mesurer l'importance des concepts exprimés par Salvador Allende. Dès cet instant, tous, sauf Jacinto et Lázaro, c'est-à-dire en plus de l'oncle Pepe et de don Perico ; Andrés, Camilo, Néstor, Francisca, Hernán, Víctor, Moncho, Alberto, Edgardo, Tonio, Carmen et René, entre autres, au Chili, en France et en Allemagne, prirent la ferme décision de participer à la Résistance à la dictature. En effet, eux se sont imprégnés peu à peu de la profonde signification sociale du processus dans lequel ils ont été immergés. Conscients de l'importance de ces idées, ils ont transité par la vie et par le monde en portant une nouvelle image du Chili.

EXTRAIT

Chapitre 1 :

Origines combatifs

« Les laboureurs », peinture de Camilo Henríquez, 1969.

EXTRAIT

Un jeune Araucan

Le territoire des combatifs Araucans, jamais vaincus par les Espagnols durant plus de trois siècles de terribles luttes, s'étendait de Santiago vers le Sud du Chili. Beaucoup plus tard seulement, au XVIII^{ème} siècle, les créoles, c'est-à-dire les descendants des conquérants, bien souvent des métis croisés avec des indigènes, réussirent, par l'alcool et par la ruse, à réduire à l'impuissance les tribus et à occuper leurs terres. Néanmoins, ils étaient toujours très redoutables à cause de leur esprit indomptable.

L'année 1891, à l'extérieur de la capitale, les troupes du Régiment se sont préparés pour un affrontement, mais pas avec les indigènes, sinon contre le Gouvernement de José Manuel Balmaceda, répondant ses chefs à l'appel du Parlement.

Dans la ferme de chevaux de San Bernardo, petit village situé au sud-est de Santiago, proche du Régiment, le patron, don Feliciano, dit à son personnel réunit :

– Nos vaillants soldats vont affronter les troupes du Président Balmaceda. Il faut qu'il s'en aille, parce que nous a fait beaucoup du mal. Ses idées folles nous ont crée des problèmes avec nos amis anglais et tous savent que sans eux nous ne pouvons rien faire. Eux nous ont aidé à gagner la guerre contre le Pérou et la Bolivie et notre pays a grandi. Nous sommes un des pays les plus importants de l'Amérique du Sud. Tout le monde a besoin de transports et nous pourrons vendre nos chevaux à des milliers de clients. Si l'armée prend le pouvoir, ils nous demanderont beaucoup d'animaux, puisque nous connaissent et savent que nous les préparons bien. Si il y a plus de demande, il aura plus de travail et vous gagnerez plus.

Presque neuf années plus tard, pendant que le Chili s'efforçait encore pour retrouver les structures démocratiques basiques perdues avec la chute et la mort de Balmaceda (par suicide selon les militaires), dans la ferme « La herradura » (Fer à cheval) de San Bernardo, tous les travailleurs pouvaient constater qu'eux labouraient plus et gagnaient assez moins.

La naissance d'Antón, le père de Tonio, fut le produit d'une "Pichanga", fête populaire, très arrosée d'alcool, des indigènes du Chili, qui célébraient en cette occasion la nouvelle année et le changement de siècle du 31 Décembre 1899, fête où la timide Aymara de seize ans, Amelia, était présente.

EXTRAIT

Quand elle eut quinze ans, sa famille partit des hauteurs de Coquimbo, dans le petit nord du pays, pour aller à la capitale. Les parents commencèrent à travailler comme domestiques et bientôt « placèrent » leur fille comme servante dans ce ferme de chevaux à San Bernardo.

A la ferme travaillait un jeune Araucan, Lincoyán, très admiré pour son habilité à dompter les chevaux et à les préparer pour la conduite des charrues. En cette festivité de fin de siècle, Lincoyán avait fait partie du groupe musical composé de chanteurs et de joueurs d'instruments : guitare espagnole, charango (luth des Andes), zampoña (flûte de Pan), en jouant de la « trutruca », puissant instrument à vent d'exécution difficile, en forme de longue canne à l'envers.

Ce groupe se réunissait pour animer ces fêtes, où venaient les indigènes du secteur, engagés de force ou venant des tribus plus pacifiques du nord ou du petit nord du pays. Ils interprétaient des musiques autochtones, avec des danses en groupe et des bals populaires.

Un autre jeune, un Aymara, Pedro, avait invité Amelia à danser quelques cuecas du nord et du sud, mais après avoir consommé plusieurs verres de « colemono » et de « chicha », il s'était profondément endormi. Elle avait soif aussi et, quand Lincoyán vint l'inviter à boire, elle accepta, ainsi que d'aller observer la lune à l'extérieur. Aussitôt, le brun et costaud jeune la prit entre ses bras puissants et la conduisit aux écuries, sans la moindre opposition de la part de la fille.

Ils continuèrent ainsi de se voir en cachette durant deux mois, mais, une nuit, le brave Lincoyán disparut de la ferme, emportant avec lui les meilleurs chevaux. Amelia était très triste quand Pedro était venu pour la consoler :

– Il ne faut pas pleurer Amelita, les patrons vont nous envoyer au loin, à Cabildo, à cause de cet Araucan, mais je veux vous dire que je serais avec vous, si vous voulez.

Après réflexion, elle n'avait pas voulu lui dire qu'elle ne pleurait pas à cause du départ, mais à cause de l'absence de Lincoyán ; elle avait donc gardé silence et opiné de la tête.

Deux mois plus tard, arrivés sur les terres étendues et arides de Cabildo, un fonctionnaire du registre civil vint pour les enregistrer. Il déclara Pedro et Amelia mariés, ce qui paraissait normal, car la grossesse devenait évidente.

Cinq mois plus tard était né le petit brun appelé Antón, du nom de son grand-père à elle. L'indigène qui faisait office de sage-femme l'avait interrogée sur les mois de gestation et, après la naissance, lui avait dit à l'oreille :

– C'est un joli Araucan.

EXTRAIT

Les années passèrent, pendant lesquelles les parents d'Antón travaillaient de l'aube au coucher du soleil. La mère attachait le fils sur son dos pour réaliser les durs labeurs de la terre sous le contrôle des implacables vigiles.

Dès ses neuf ans, Antón fut équipé d'« ojotas », espèce de sandales faites de morceaux de pneus, de cuir ou de bois, avec des cordes pour les faire tenir au pied et aussi d'un sac de farine comme vêtement, avec une poche pour le dépôt de semis par devant, afin de les déposer par poignées dans les trous faits par les paysans dans la terre.

Dans la période des récoltes, le moment préféré du petit Antón était celui de la récupération des graines du blé, quand les épis de blé étaient déversés dans un espace réduit et que les chevaux arrivaient pour marcher dessus en tournant, pour les écraser et libérer les grains. Ensuite, les enfants étaient autorisés à monter dans ce carrousel, jeu qui les rendait très heureux.

Plus tard, sur ces terres dont le propriétaire était un descendant de la « Quintrala », figure de triste renommée qui habitait le lieu au XVII^{ème} siècle, Antón avait connu Mercedes. En effet, sous la colonisation espagnole, la propriétaire de la grande ferme fut considérée comme une dévoreuse d'hommes, assassinant des centaines d'indigènes et plusieurs amants. Sa légende pesait lourdement sur les habitants superstitieux, qui avaient grand-peur de ses descendants.

Dans cette énorme ferme, dirigée par Joaquín de los Rios y Lisperguer, héritier des terres et de la légende, vivaient une centaine de paysans d'origine indigène, qui travaillaient en tant qu'« inquilinos », c'est-à-dire qu'ils étaient logés mais pas payés. Ils venaient des tribus pacifiques du Nord et du Centre du pays, puisque celles du Sud étaient composées d'Araucans, combatifs et indomptés, jamais asservis par les Espagnols, et dont les membres préféraient mourir plutôt que de travailler comme paysans pour les blancs.

Parmi les fils des indigènes aymaras forcés de venir à cette ferme, se trouvait Mercedes, appelée Meche, qui avait quinze ans, et sa sœur, de trois ans son aînée, Hermelinda, attractives brunes aux yeux marron, survivantes de la famille, parce que, par malheur, leurs parents étaient décédés dans la terrible épidémie de choléra des années trente. Dès lors, elles avaient dû remplacer leurs parents dans les dures tâches des champs. Elles avaient dû aussi abandonner les études secondaires, même si étaient conscientes que leurs parents s'étaient sacrifiés pour leur permettre d'aller au lycée.

Au bout de cinq années, Hermelinda prit la décision de partir travailler à Santiago, avec la promesse de faire venir sa sœur quand elle serait bien installée.

Dans la capitale, Hermelinda réussit à trouver l'adresse d'une dame qui avait été l'amie de leur mère avant et après son Maríage, doña Bernarda, qui

EXTRAIT

habitait le quartier Brésil. Elle l'accueillit aimablement, mais lui fit savoir que le logement serait provisoire, juste pour l'aider à trouver un travail.

La dame prit contact avec une gardienne d'immeuble qu'elle connaissait et proposa Hermelinda pour occuper la place d'assistante d'une vieille dame invalide, habitant un appartement dans le secteur. Cette dame avait une fille qui ne venait jamais lui rendre visite, mais un gentil petit-fils du nom d'Efraín venait chaque semaine.

Peut-être par pure coïncidence, dès l'arrivée d'Hermelinda, les visites d'Efraín se firent plus assidues. Mais, par malheur, la santé de la vieille dame se détériora et sa fille décida de l'envoyer dans une maison de retraite pour, selon elle, recevoir de bons soins médicaux. En même temps, elle avait mis en vente l'appartement.

Efraín, en voyant la désolation d'Hermelinda, s'était proposé pour essayer de lui trouver un travail en INSA, l'entreprise où il travaillait comme ouvrier depuis sept ans.

Par chance, avec l'aide de ses collègues du syndicat, il put obtenir pour elle une entrevue pour postuler à un poste vacant d'assistante au service de contrôle qualité, qu'elle réussit à obtenir.

Quelques jours plus tard, comme Hermelinda se trouvait à la recherche d'un logement pour faire venir sa sœur, Efraín vint lui parler :

– En ce moment, le syndicat est en train d'attribuer des terrains pour construire des logements à proximité de l'entreprise. Dans mon cas, j'ai droit à un lot. Si tu veux m'épouser, nous pourrions construire notre logement et une chambre pour ta sœur.

– Je te réponds oui parce que je t'aime, mais à une condition : ne jamais me mentir, car je sais que ces terrains sont attribués en priorité aux travailleurs mariés ou aux célibataires comptant plus de dix ans dans l'entreprise.

Efraín, riant de bonheur et cherchant en même temps à cacher sa honte, lui répondit :

– Je te fais une promesse pour la vie.

Entre temps, dans les champs de « La Quintrala », pendant la longue attente de nouvelles de sa sœur, la jeune Mercedes avait eu ses vingt ans bien seule. Elle continuait à travailler les terres des Lisperguer gratuitement et cultivait sa petite parcelle pour essayer d'obtenir de quoi se nourrir. Parfois, elle observait discrètement un de ses voisins, le jeune Antón, homme très aimable d'une dizaine d'années plus âgé qu'elle, qui, labourant infatigablement les champs de la ferme et son lopin de terre, réussissait à tirer de l'aride terrain des tubercules et des légumes, ainsi que des fruits, des avocats, tomates et citrons, en plus de la production des quelques animaux qu'il avait acheté : des œufs, du lait de brebis et parfois, de la viande de ces mêmes animaux.

EXTRAIT

Elle le regardait partir une ou deux fois par mois, tirant une charrette pour amener sa production à la ville voisine, chez don Eustaquio, un professeur à la retraite qui s'était installé avec un petit commerce pour compléter sa petite retraite. Là, l'ancien maître d'école lui achetait ses produits et lui donnait des cours de lecture et d'écriture avec une infinie patience. Antón faisait beaucoup d'efforts pour progresser et bientôt il put lire et écrire correctement. Le maître lui fit cadeau de deux livres, l'un de Baldomero Lillo et l'autre d'Alberto Blest Gana, que le garçon gardait comme un trésor, les lisant et les relisant plusieurs fois.

Mercedes avait commencé à l'aimer en secret, ce qui se manifesta le jour où Antón avait affronté le patron de la ferme, après avoir réuni les paysans, pour demander plus de terres, un salaire et ses droits sociaux. Jusqu'alors, personne n'avait été capable de tenir tête au propriétaire en posant ces justes revendications.

Tout de suite, l'intransigeant et hautain patron, entouré de ses terrifiants hommes de main armés de fusils, ordonna en l'insultant d'expulser Antón de la ferme. Comme aucun paysan n'intervenait, Mercedes, vainquant sa timidité, dit :

– Ecoutez, monsieur le patron, si Antón a parlé comme ça, c'est parce que nous lui avons demandé de nous représenter. Ce qu'il vient de dire ne mérite pas des insultes ni une expulsion. Si tous les paysans avaient quelques terres en plus, ils pourraient mieux travailler pour vous. Et si vous gagnez plus d'argent, vous pourriez nous donner la sécurité sociale, comme aux autres travailleurs.

Elle aussi fut expulsée par les hommes du patron, qui les suivirent sur leurs chevaux jusqu'aux cabanes, attendant qu'ils fassent un geste pour les abattre. Deux d'entre eux se postèrent à l'entrée de la petite maison de Mercedes, souhaitant que la nuit vienne et que les voisins s'éloignent pour y pénétrer, la violer et, très probablement, la faire disparaître, comme cela s'était déjà passé. Dans ce drame, la seule attitude un tant soit peu solidaire des paysans fut d'accompagner les expulsés à distance, empêchant par leur présence que les hommes de main les attaquent.

Antón prit ses livres et ses cahiers, quelques vêtements, ses économies cachées dans un trou et mit le tout dans une couverture, qu'il noua ensuite par les extrémités. En la chargeant sur son dos, il sortit à l'extérieur, où il vit ses parents, Pedro et Amelia, apeurés, mêlés aux autres paysans, incapables de lui dire adieu. Il partit donc, d'un pas décidé vers la maison de Mercedes et, la prenant par la main sans dire un mot, partit avec elle.

Ainsi, même si ce fut l'injustice qui les avait réunis en ce triste jour, eux, malgré tout, le considérèrent dès lors comme un signe favorable du destin. Ils marchèrent, tous les deux, jusqu'à la ville de La Ligua, où Antón se rendit chez son vieux maître Eustaquio. Ce dernier, après avoir écouté

EXTRAIT

avec beaucoup d'attention la relation des événements, prit son téléphone à manivelle et appela sa vieille amie, doña Celeste, propriétaire de l'auberge « La Union », en souvenir de sa belle ville du sud du pays. Il lui demanda de bien vouloir recevoir les deux jeunes dans deux chambres en demi-pension, pendant un mois, se portant garant. Ensuite, il appela un camarade du Syndicat du Textile pour leur procurer du travail.

Le jour suivant, lorsqu'ils se présentèrent à l'entreprise textile du secteur, ils furent embauchés immédiatement comme apprentis ouvriers, mais sous contrat temporaire. Tous deux prenaient le petit déjeuner ensemble, allaient et retournaient ensemble de l'usine, ils déjeunaient ensemble à midi et dînaient tous les deux le soir à l'auberge. Très bientôt aussi, tous deux décidèrent d'économiser la location d'une chambre.

Le Maríage s'effectua presque en privé, sans informer les parents d'Antón. Dans le cas de Meche, elle avait seulement sa sœur à la capitale, mais sans savoir encore où elle se trouvait. A cette occasion, don Eustaquio, doña Celeste et deux camarades de l'usine furent les témoins.

Trois années plus tard, le contrat de travail temporaire dans l'entreprise textile ne fut plus renouvelé, étant donné qu'après ce temps la loi exigeait de rédiger un contrat définitif.

Cherchant du travail, ils trouvèrent une offre pour travailler dans le secteur minier. Dans la ville de Cabildo, dans la même région, on avait besoin d'un ouvrier mineur et d'une dame pour faire des tâches ménagères dans les bureaux de l'entreprise d'extraction de cuivre.

Après avoir dit au revoir à leurs amis, spécialement à Eustaquio et doña Celeste, ils s'installèrent à Cabildo, village situé aussi dans la région de Valparaiso, louant une vaste chambre avec une petite cuisinière dans une très vieille maison.

Quelques années passèrent, et, alors qu'ils s'y attendaient le moins, Mercedes se retrouva enceinte. En effet, durant les premières années de Maríage, ils avaient pensé que mère nature les avait privés de la possibilité d'avoir un bébé. Toutefois, en 1946, naquit dans le vieil hôpital de Cabildo, le minuscule Tonio, si petit qu'ils avaient des soucis pour sa santé. La grossesse avait été difficile et la première année de vie fut compliquée pour l'enfant, et sa mère dut quitter son travail pour s'occuper du petit.

Après leur arrivée à Cabildo, Antón travailla, sans ménager ses efforts, durant vingt années, avec quinze autres hommes dans une petite mine de cuivre proche de Cabildo. Parmi les camarades récemment arrivés se distinguait un jeune militant du PS, appelé « Pategallo », avec qui il établit de bonnes relations, parce que tous les deux voulaient créer un syndicat.

Cependant, à cette époque, l'année cinquante du vingtième siècle, Antón ressentait de plus en plus de fatigue à la fin de la dure journée de

travail, faisant un minimum de quatorze ou quinze heures par jour, dans les profondeurs de la terre, creusant dans des galeries souterraines très peu sûres, avec des outils manuels, pour extraire le minerai brut et le transporter en poussant les chariots jusqu'à la surface.

Entretemps, Mercedes avait réussi à retrouver sa sœur dans la capitale et en attendant de se revoir, elles entretenaient une correspondance régulière.

A Cabildo, la petite industrie minière exploitait ces mines en employant des méthodes archaïques, très dangereuses pour l'intégrité physique et la santé de ses ouvriers. Les galeries étaient ouvertes à la dynamite et les poutres de protection étaient fixées sommairement. Les écroulements de roches, causés par les fréquents tremblements de terre et par les protections en bois déficientes, les explosions dues à l'accumulation de gaz, spécialement le grisou, et les intoxications, étaient la cause de nombreux accidents mortels. Quand un mineur trouvait une nouvelle veine de cuivre ou d'argent, les deux richesses naturelles les plus importantes de la zone, l'entreprise le récompensait par une petite prime et une maigre augmentation de salaire.

Antón avait quarante-neuf ans, mais les efforts de quarante années de travail, car il avait travaillé depuis ses neuf ans dans les champs et après dans la mine, ajoutés aux cigarettes et à la bière, lui avaient occasionné des dégâts énormes. Il songeait à la retraite, mais disposait seulement de dix-neuf ans de cotisations payées depuis la fin de ses tâches comme paysan ; le reste du temps travaillé entre ses neuf ans et ses trente-un ans n'avait jamais été déclaré aux autorités par les Lisperguer.

Son épouse l'attendait patiemment chaque jour dans sa chambre du village de Cabildo, avec son petit fils, Toñito, s'efforçant d'aider au budget mensuel en tissant à la main les typiques vêtements en laine de la région de La Ligua, tout en surveillant les jeux de l'enfant et de ses amis au pied de la maison.

La vieille maison de pierres et de boue sèche se trouvait en face d'une place carrée avec des rues de terre autour, où passaient peu de véhicules, la plupart étant des charrues ou des coches à cheval. Le village était desservi par un microbus qui faisait l'aller-retour à Valparaiso et San Felipe, deux fois par jour, en passant par cette place entre des nuages de poussière et en s'arrêtant quelques minutes au centre ville.

Pour sa part, après les premières années, la santé de l'enfant s'était améliorée notablement. Dorénavant, il pouvait jouer au ballon de longues heures avec des enfants plus grands sans ressentir la moindre fatigue ni avoir peur. Maigre, mais solide, c'était un gaucher dont l'habilité et la rapidité commençait à s'exprimer. Tout seul, il s'entraînait à tirer dans un but dessiné au mur avec son ballon de caoutchouc. L'arrivée du père était fêtée par la petite famille avec joie. Il leur apportait des fruits ou des douceurs et parfois

EXTRAIT

les amenait faire un tour au village ou dans les petites collines alentour.

L'enfant l'invitait à jouer au ballon, sans se rendre compte de la fatigue qui envahissait de plus en plus l'organisme du mineur. Mais son épouse l'avait remarquée ; au bout de dix-neuf années de Maríage, elle avait appris à bien le connaître. Depuis tout le temps qu'ils avaient passé ensemble, elle pouvait détecter des signes de faiblesse que lui ne voulait pas reconnaître. En effet, Antón, étant donné sa situation instable, avec un seul petit salaire, mais avec des droits de sécurité sociale valables, considérait qu'il ne pouvait pas risquer de s'arrêter de travailler en consultant un médecin.

Un mois plus tard, dans les profondeurs de la mine, un collègue de travail trouva le corps sans vie d'Antón, tombé sur le chariot au moment de commencer l'ascension vers la surface, victime d'une attaque cardiaque.

Avec le syndicat en formation, les ouvriers s'organisèrent autour de Pategallo pour obtenir de l'entreprise le financement des obsèques et une pension pour son épouse. Et ils se cotisèrent pour apporter quelques sous à la veuve et à son fils pour leur permettre de subsister quelque temps.

Dans le petit cimetière de Cabildo, un petit groupe de personnes accompagnait Mercedes et le petit Toñito. Au moment final, la puissante voix de Pategallo dit :

– Camarade Antón…

– Présent, ici, aujourd'hui et toujours, répondit l'assistance.

EXTRAIT